

AMOUR DU LEADER ET AUTORITÉ DU POLITIQUE

[Sophie de Mijolla-Mellor](#)

L'Esprit du temps | « Topique »

2015/4 n° 133 | pages 7 à 22

ISSN 0040-9375

ISBN 9782847953336

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-topique-2015-4-page-7.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour L'Esprit du temps.

© L'Esprit du temps. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Amour du leader et autorité du politique

Sophie de Mijolla-Mellor

D'où le politique tient-il son autorité ? Toute une tradition démocratique est là pour assurer que la délégation du droit naturel se fait au gouvernement qui va en user pour le bien de tous. Modèle intellectuellement satisfaisant mais dont l'histoire et l'actualité nous montrent qu'il est battu en brèche par d'autres méthodes, d'autres dispositifs destinés eux aussi à fonder le droit. La psychanalyse ajoute à ce qui ne serait autrement qu'une constatation, une interrogation sur les fondements libidinaux mis en cause dans ce recours à l'autorité qui se passe de la démocratie comme elle se passe de la raison. Toutefois, l'autorité d'un seul est toujours en fait celle d'un groupe qui met le leader en avant comme un emblème. Cela relativise du même coup la notion de « pouvoir personnel » au point de le réduire essentiellement à n'être qu'un élément fantasmatique dont la signification requiert la dimension psychanalytique¹.

LE RECOURS DU GROUPE À L'AUTORITÉ D'UN SEUL

Gérard Mendel², s'appuyant sur une comparaison entre Hitler et De Gaulle, souligne en quoi dans les deux cas l'autorité repose sur deux contenus psychologiques et sociaux tout à fait différents. Au premier correspondrait l'image d'une toute-puissance archaïque de magie, d'arbitraire et de démesure, au second l'image d'un père œdipien « sévère mais juste ». Une mégalomanie analogue les animerait tous deux mais le premier protège contre les tumultes d'un monde

1. Cf. Mijolla-Mellor, S. de, *Au péril de l'ordre*, Paris, 2014, Éd Odile Jacob.

2. Mendel, G., *Une histoire de l'autorité*, La Découverte, 2006.

devenu inquiétant alors que le second fait alliance avec les forces les plus dynamiques du monde archaïque.

Pour séduisante que se présente cette analyse, elle n'est néanmoins n'est pas tout à fait exacte. En effet, Hitler s'est lui-aussi présenté comme un père sévère et juste qui avait dû lui-même souffrir dans sa jeunesse d'un désordre inique auquel il fallait mettre un terme. Et, loin de se montrer comme le chef de bande qu'il était au début, son alliance avec la dimension archaïque était essentiellement basée sur une reconstitution légendaire de la grandeur allemande qu'il aurait eu pour mission de rétablir. Il n'y a probablement pas d'autorité qui puisse se passer de cette revendication de légitimité fondée sur le passé historique voire sur la mythologie.

Quant à De Gaulle, on montrerait facilement comment la figure de Jeanne d'Arc, qui tenait son autorité d'une révélation divine, constituait pour lui un vecteur identitaire le fondant à son tour à délivrer la France. Il peut paraître paradoxal de poser l'autorité communautaire comme se réduisant à un leader du groupe et pourtant il est difficile à un groupe d'exercer son autorité sans cette figure qui est supposée le transcender et le représenter à la fois.

Ce qui disparaît avec le recours du groupe à l'autorité d'un seul c'est la dimension individuelle.

Jamais totalement certes et l'on sait bien que les régimes les plus dictatoriaux se fondent en fait toujours sur une pluralité de dirigeants dont les plus efficaces sont souvent ceux qui restent dans l'ombre.

Par ailleurs, les rivalités entre ceux qui sont proches du chef tendent à instaurer des pouvoirs parallèles même si en apparence ils proclament tous leur loyauté au leader.

L'autorité du chef est donc en réalité d'abord le fruit d'un consensus entre les dirigeants. Lorsqu'il cesse d'exister apparaît alors un sanglant conflit entre fractions précédemment alliées et désormais contraintes à l'extermination par la logique même du pouvoir comme l'histoire n'a cessé de le montrer, qu'il s'agisse de la Terreur en France, de l'élimination de Röhm et des SA en Allemagne nazie ou des purges staliniennes en Russie soviétique.

Mais en réalité l'autorité est l'effet d'une propagande qui affirme simultanément la mort de l'individualisme et la confiance dans le chef.

Si l'on considère l'extraordinaire machine mise en place par Goebbels afin d'assurer une mobilisation spirituelle du peuple allemand par la recreation de l'état d'enthousiasme populaire qui avait précédé la guerre de 14, si l'on prend en compte la manière dont quelques années après les Gardes Rouges ont orchestré la Révolution culturelle chinoise, on ne peut pas penser que la dévotion au leader soit l'effet de la force de conviction d'un orateur sur une foule en délire.

L'explication psychologique serait vouée à ne recueillir que des effets de surface si elle ne prenait pas en considération le travail considérable de la propagande et la minutieuse organisation des cérémonies.

Ce qui frappe ici c'est que la mise en scène la plus froidement technique et réaliste soit précisément la condition pour produire de tels effets d'affect.

Mais comment dépasser les rivalités individuelles pour parvenir à se constituer et surtout à se maintenir en groupe soudé derrière l'icône que représente le leader ? Il faut bien sûr que tous les codirigeants trouvent un intérêt personnel à promouvoir l'image du chef mais il faut aussi que ce dernier parvienne à maintenir un ascendant suffisamment fort sur chacun d'entre eux.

Pour cela il est nécessaire que le chef soit seul à choisir parmi ses proches à qui il va confier telle ou telle responsabilité et que chacun n'ait à en répondre qu'à lui. La lutte pour évincer le rival devient alors la seule préoccupation mais le chef demeure de toute façon au-dessus de la mêlée et en profite pour asseoir sa domination.

La familiarité avec le chef, la possibilité de lui parler en privé, les petits signes de bienveillance qu'il est susceptible de donner vont absorber totalement ceux qui en retour le maintiennent à sa place incontestée.

Sur le plan légal, le chef comme l'État qu'il incarne se doit donc d'être discrétionnaire, au-dessus des lois et de la constitution, afin d'avoir les coudées franches notamment pour éliminer les éléments qui pourraient lui nuire à court ou à long terme. Réciproquement, c'est au nom du groupe élargi – le peuple – qu'il justifie sa dictature laquelle va être mise en œuvre par l'organisation minutieuse d'un ordre policier.

Il ne faut pas oublier que Hitler a dû sa forte popularité en 1933 au fait qu'en supprimant les SA dans un bain de sang il avait délivré le peuple des exactions des bandes de Chemises Brunes ivres et indisciplinées. Son action rapide et efficace – en fait celle de Goering – le posait donc comme celui qui après les troubles de la république de Weimar stabilisait la vie politique pour la seconde fois et rétablissait l'ordre dans la rue.

LA FORCE DU GROUPE POUR SOUTENIR L'AUTORITÉ D'UN SEUL

L'autorité du leader repose entièrement sur le dévouement du groupe. Ainsi, en 1934 les soldats de l'armée allemande ne prêtaient plus serment de défendre la patrie ou la constitution mais ils juraient une obéissance inconditionnelle à Hitler que ses ordres soient ou non « légaux » et cette fidélité allait jusqu'à la mort. Cette transcendance vis-à-vis du légal était parfaitement claire dès le moment où l'autorité du Chef était définie comme l'expression de la volonté unie du Peuple et les tribunaux chargés des affaires politiques étaient des « cours spéciales ».

Rappelons qu'aux yeux des nazis la justice devait d'abord sauvegarder l'ordre concret de la communauté raciale et non juger d'après des critères du passé. Ce système de représentation qui fait de l'Un du chef l'émanation directe du

groupe, Freud, qui commentera assez peu dans la suite la montée du nazisme, l'avait analysé en 1921, dans *Psychologie des masses et analyse du Moi*, en s'appuyant sur les textes de sociologues et d'historiens de la culture, dans un texte qui pourrait passer pour prémonitoire.

Il s'appuie essentiellement sur Le Bon et Mc Dougall afin de repartir de leur analyse de deux types de foules : celle qui se forme spontanément et qui est dite désorganisée, plus ou moins sur le modèle des rassemblements des Sans Culottes de la Révolution française, et celle qui est au contraire hautement organisée, comme l'Armée ou l'Église.

La foule désorganisée lorsqu'elle se masse le fait sous l'influence du partage momentané d'une idée ou d'un mot d'ordre selon trois caractéristiques énoncées par Le Bon : le sentiment de puissance invincible et d'irresponsabilité personnelle conféré à chaque individu du seul fait qu'il est en groupe, la capacité de sacrifice de l'individu au collectif, la suggestibilité due à l'effet de contagion mentale hypnotique exercée par la foule.

Cette analyse convient très bien à la psychanalyse dans la mesure où elle privilégie la notion de régression qui relâche les inhibitions et rend l'individu dépendant de l'influence comme l'hypnotisé peut l'être de l'hypnotiseur.

Freud souligne la jouissance de l'élation propre au sentiment de foule qui confère l'illusion de toute puissance jointe à l'absence de doute.

Mais il ne faudrait pas croire pour autant que la foule en elle-même suffise pour cela car cette certitude est directement issue du leader.

C'est son auto infatuation qui va lui permettre de transmettre et d'insuffler des messages excessifs aux yeux de la raison critique.

Parallèlement, la foule a foi en l'autorité et veut en être dominée voire même opprimée. Parce qu'elle fonctionne essentiellement sur un mode fantasmatique et qu'elle a besoin d'un chef pour vivre comme un troupeau docile, elle jouit de craindre son maître.

C'est donc elle qui va le générer mais dans la mesure seulement où il est capable d'être transporté par des idées fortes qui le fascinent lui-même.

Il sera le meneur, le *Führer* qui paralysera les facultés critiques et remplira l'âme des suiveurs d'étonnement et de respect...

Freud souligne avec Mc Dougall l'importance de la jouissance de se fondre dans la foule, intensification des affects liée au fait que l'autorité dont on a jadis redouté les punitions et la perte d'amour offre désormais un espace fusionnel.

On va pouvoir désormais « hurler avec les loups » au lieu de crainte d'en être dévoré... Ceci bien sûr au prix d'une obéissance aussi illimitée que le gain de puissance reçu en retour. Qui n'y céderait ?...

Cette force va se trouver consolidée dans la foule dite « organisée » et ce qui n'était qu'un phénomène transitoire devient fondateur d'un ordre.

Freud rappelle les conditions énoncées par Mc Dougall pour la formation

d'une foule organisée : continuité impliquant que des positions déterminées puissent être assurées, relation entre chaque individu et l'ensemble du groupe, rivalité du groupe avec un autre ce qui renforce son individualité, traditions et coutumes propres au groupe, spécialisation de la fonction de chacun au sein du groupe.

L'auteur ajoute un élément important que nous évoquerons plus loin : le soin de résoudre les tâches intellectuelles est réservé à des individus isolés au sein du groupe, ce qui protège la foule des effets du contraste entre son bas rendement intellectuel et son haut potentiel affectif.

L'AMOUR, SEULE ORIGINE DE LA FORCE DU GROUPE

Freud démontre que le désordre était relatif à une dissolution des refoulements sur lesquels se fonde la constitution du sujet tandis que le groupement organisé va les rétablir mais l'échelle collective. De ce fait, il n'y a pas un retour au *statu quo ante* d'un individu muni de ses refoulements mais les bénéfices de la foule sont conservés permettant un état d'exaltation correspondant.

Qui plus est, l'individu en groupe doit renoncer non seulement à exercer librement sa libido mais il doit aussi accepter une certaine uniformisation puisqu'il renonce à ce qui le faisait être particulier. La force du groupe se mesure au plaisir avec lequel ces marques d'appartenance collective vont être adoptées, qu'il s'agisse d'un uniforme, d'une manière de parler, de chants ou, plus gravement, de manières de penser, d'aimer ou de haïr.

L'élément unique qui fabrique le groupe est donc la libido de chacun, son destin (refoulé ou non) et sa capacité de rencontrer d'autres libidos. C'est l'amour qui est la seule origine de la force du groupe et c'est lui qui explique aussi bien le prestige du meneur que la suggestibilité des individus qui composent la foule³.

Le rapprochement avec l'hypnose dont les auteurs que cite Freud font grand usage s'explique à son tour de la même manière en tant qu' « abandon amoureux illimité dont la satisfaction sexuelle est exclue » (*ibid.*, p 200) et ne nécessite donc pas une explication spécifique.

Cette explication par son unicité laisse loin derrière toutes les autres et s'étaye même sur une perspective biologique ayant trait à la tendance des cellules à se regrouper pour former des êtres pluricellulaires, poussée de la vie vers la liaison qui correspond à l'Éros des philosophes à l'opposé de la déliaison, pulsion de mort, désorganisation.

3. Freud critique à cet égard le militarisme prussien « aussi dénué de psychologie que la science allemande » (1921, p. 174) qui en négligeant le facteur libidinal de la confiance et de l'amour pour le chef au profit de la seule discipline dénuée de toute chaleur humaine, avait favorisé les névroses et les traumatismes pendant la première guerre mondiale.

Trotter, que cite Freud, souligne que l'individu se sent incomplet lorsqu'il est seul, affirmation qui serait à relativiser mais qui se fonde sur son hypothèse d'un « instinct grégaire » propre à l'être humain.

Le couple, la famille, le groupe élargi, la foule (organisée ou non) suivent donc tous une même tendance basique qui fait du désir de solitude un cas à part dans la mesure où cela suppose que l'individu puisse se prendre pour objet et former une dualité à lui tout seul.

C'est ce paradoxe auquel parvient le narcissique dont nous verrons plus loin comment il peut de ce fait provoquer chez les autres, envie et fascination, lui qui n'a apparemment besoin de personne et ne pourra donc jamais éprouver la souffrance du manque.

Toutefois Freud va introduire une importante distinction entre la foule organisée et la foule spontanée en matière de relation d'assujettissement au leader en notant que « la foule secondaire par excès d'organisation n'a pas pu acquérir les propriétés d'un individu » (p. 202).

Ce dernier point est important car il différencie par exemple l'Armée – hautement organisée avec ses relais codifiés que constituent les grades militaires – de la bande armée qui n'obéit qu'au chef.

On pourrait cependant considérer que la bande a aussi besoin d'une organisation pour être efficace ce qui tendrait à faire considérer que la différence d'ordre – comme celle des démocraties dites « directes » par opposition aux démocraties avec des délégués représentant le peuple – passe essentiellement par le fait que chaque sujet puisse croire qu'il a une relation directe avec le chef.

La force du groupe c'est donc le triomphe maniaque de l'unisson fondé sur l'identification de chacun à chacun où tous ont enfin rejoint leur idéal du Moi projeté sur le groupe et personnifié par l'ordre qui l'organise et par le leader qui l'inspire.

Commander au nom du Führer ou au nom de la République voire de la Nation n'a ni le même sens ni le même impact. Les SS alliaient la violence brutale, qui aurait pu spontanément se manifester de manière désorganisée, avec la discipline la plus rigoureuse, l'un et l'autre se renforçant mutuellement. Dès 1934 Himmler en avait fait un corps d'élite, puritains, racialement « purs » et d'une obéissance absolue maintenue par une hiérarchie très élaborée où chaque échelon avait un titre ronflant. Leur uniforme, redessiné par le grand couturier Hugo Boss, ne portait plus l'écusson à tête de mort argentée initial mais les lettres SS sous forme de signes runiques, marquant ainsi un appel à l'ancestral et à la légitimité. Les escadrons qui constituent la garde rapprochée des dictateurs peuvent être formés d'hommes de main ou de criminels mais une fois engagés ils suivent l'ordre le plus strict.

Et la plupart des grands rassemblements politiques ne sont en effet ni organisés ni désorganisés ou plutôt ils sont les deux à la fois.

Ils sont en effet orchestrés de manière à faire jouer à la foule le rôle d'une foule désorganisée mais tout est au contraire bien encadré et solidement programmé.

LE LIEN PASSIONNEL AU LEADER

Même si la fascination exercée par le leader ne peut expliquer elle seule le fonctionnement d'un groupe totalitaire il est clair cependant qu'elle y joue un rôle. Mais le leader ne naît pas tel et, pour qu'il le devienne, il faut une conjonction entre une demande issue d'une masse inorganisée en crise et un individu qui sait écouter et répondre à la demande.

Celui-ci n'est pourtant pas à l'écoute de l'autre, loin s'en faut, et son intérêt le porte essentiellement vers la certitude de son propre destin qu'il traduit avec des idées propres à rassembler. Il est en réalité celui qui est suffisamment narcissique pour n'avoir besoin de personne et la fascination qu'il génère est analogue, pour reprendre une image freudienne, à celle provoquée par les femmes, les fauves et les grands criminels.

L'importance du leader n'est jamais si sensible que lorsqu'elle vient subitement à faire défaut et provoque la panique. Les foules allemandes galvanisées par Hitler ont connu de semblables états lors de son suicide, lui qui les avait persuadées que le chemin parcouru avec lui et les crimes perpétrés en commun étaient trop lourds pour que jamais ils puissent en être pardonnés. Le chef protégeait de l'angoisse au prix du renoncement à la liberté et quand il disparaît le sujet retrouve sa déréliction initiale démultipliée par celle que partagent avec lui – mais chacun pour soi – les membres de la foule désormais défaite.

Car la panique, qui est une réaction exagérée devant un danger, est liée à la perte des liens affectifs qui rassurent le sujet, ce qui peut se produire à l'échelle individuelle lorsque par exemple un enfant est laissé seul dans le noir, ou à l'échelle collective lorsque les liens qui maintenaient les individus en foule se défont. La perte de leader va avoir pour effet, comme le note Freud (*ibid.*, p 178), une pulvérisation de la foule comme se désagrège un flacon de Bologne (goutte de verre trempé terminé par une pointe délicate) dont on a coupé la pointe...

La fascination pour le leader est un état de sujétion amoureuse où l'aimé ne l'est ni pour des raisons sexuelles, ni pour la protection qu'il apporte mais parce qu'il représente pour le sujet l'idéal du Moi auquel il n'était pas parvenu à accéder.

Baucoup de choses se comprennent à partir de là et tout d'abord le caractère subit et massif de l'investissement pour l'autre à qui il n'est demandé d'autre que d'un support pour cette part irréalisable du Moi.

On aime à penser que les dictateurs imposent leur autorité par la violence ce qui ne devient exact qu'à partir du moment où une rébellion se dessine. En réalité, leur pouvoir se fonde d'une part sur la dévotion qu'ils savent provoquer et d'autre part sur le découragement qui conduit les sujets à une passivité faite de peur et du sentiment que tout changement serait dangereux.

L'ordre dictatorial est donc le résultat à la fois de la séduction opérée par le leader et de la crainte qu'il ne puisse disparaître.

La passion pour l'autorité du dictateur La relation asymétrique entre deux sujets qui caractérise l'état passionnel se fonde sur le fait que plus l'un des deux reçoit sans rien donner en retour, plus il attache, bien loin de l'amertume qu'une telle ingratitude serait supposée provoquer. Celui qui aime est de plus en plus voué à cette image qu'il a construite et fait endosser à un autre le plus souvent silencieux ou inatteignable. Les passions adolescentes pour l'idole du jour, la soumission amoureuse absolue de l'érotomane aux débuts de la relation nous donnent une idée de l'hystérie collective que le Chef peut déclencher.

Pour comprendre ce phénomène il faut s'interroger sur la place tenue par ce plaisir d'aimer, d'admirer, d'aduler, dans l'organisation libidinale du sujet. Comme l'a montré Piera Aulagnier, ce plaisir ne relève pas d'un désir, mais d'un besoin⁴. C'est dire qu'il ne met pas en jeu une espérance de satisfaction, mais une nécessité vitale et qu'il y est question d'une survie, bien que ce ne soit pas celle du corps comme dans l'ordre biologique du besoin. La référence au primordial prend dès lors un autre sens, comme si l'expérience de satisfaction initiale n'avait pas pu se dégager ou retrouvait son lien initial avec l'exigence de nourriture qui conduit à la première rencontre entre la bouche et le sein.

À quelle nécessité vient répondre l'investissement exclusif, mono idéique, de l'objet de la passion ? C'est à la quête inépuisable d'une unité narcissique qui se dérobe que ce type de sujets nous confronte, mais c'est aussi, à des degrés divers, ce même type de réponse que tout un chacun est susceptible d'adopter dans des moments de crise, lorsque la pression interne vient ouvrir une brèche dans un équilibre qui avait pu sembler jusque-là sans défaut. La fonction ou, pourrait-on dire, la mission de l'objet en explique les caractéristiques et il est intéressant à cet égard de constater que, du fantasme de la fusion de parties séparées mais égales, on passe à celui de l'absorption dans un être surpuissant.

Le chef doit être lointain, inaccessible ce qui rend ses apparitions et ses manifestations de sympathie d'autant plus précieuses.

Dans la relation passionnelle toujours fondée sur l'asymétrie, l'objet est invulnérable, pouvant jouir mais jamais souffrir, tandis que le passionné, à l'inverse, se démontre à lui-même, par la souffrance qu'il éprouve, combien est indis-

4. Aulagnier, P., *Les destins du plaisir*, Paris, PUF.,

table son besoin de l'objet, postulé comme étant le seul capable de lui apporter du plaisir⁵.

Masochisme certes mais le partenaire dans la passion n'est pas engagé dans un contrat comme peut l'être le protagoniste du couple sadomasochiste et son degré de réalité et donc l'exigence des preuves qui sont attendues de lui, est bien léger. Finalement, il ne lui est demandé peut-être que de faire défaut, ce qui le rend apte à figurer à l'extérieur du Moi le manque narcissique autour duquel ce dernier s'organise.

Comment pourrait-il y avoir réciprocité dans le don de plaisir et de souffrance lorsque la relation s'établit entre le Moi et son image idéalisée ?

À l'inverse, il faut que le premier se vide de sa substance pour pouvoir créer l'autre, ou l'installer dans cette place d'où il lui est demandé avant tout de ne pas bouger et de manifester sa perfection par une indifférence toute-puissante.

Comme l'écrit Freud, rapprochant ce qu'il nomme « état amoureux », mais qui en l'occurrence s'apparente davantage à la passion, avec l'hypnose : « L'objet est traité comme le moi propre (...) il sert à remplacer un idéal du moi propre non atteint (...) le moi devient de moins en moins exigeant et prétentieux, l'objet de plus en plus magnifique et précieux ; il entre finalement en possession de la totalité de l'amour du soi du moi ; si bien que l'autosacrifice de celui-ci en devient une conséquence naturelle. »

On pense aux bouleversantes dernières images de la dictature nazie montrant Hitler qui sort brièvement de son bunker berlinois pour encourager d'une tape amicale les enfants qui prennent les armes pour défendre la ville parce qu'il n'y a plus d'adultes.

Représentant des instances idéales du Moi, l'objet de la passion devient la seule aune à laquelle le sujet mesure ses valeurs morales : « On devient criminel sans remords », écrit Freud, mais que penser de l'extension d'une telle formule lorsque l'attachement passionnel au chef rend non seulement permis mais souhaitables les crimes contre l'humanité ?

De la même manière, parce que l'appréciation que le sujet peut avoir de la réalité est totalement dépendante du discours de l'objet de passion la propagande aura beau jeu de faire croire ce qu'elle veut. Il est intéressant de voir comment les passionnés décrivent la rupture de leur investissement de l'objet lorsque la dépendance physiologique ne s'y ajoute pas⁶. La passion semble alors souvent s'éteindre d'elle-même aussi subitement que l'on tourne un commutateur. Les sujets décrivent ces états comme s'ils étaient sortis d'un rêve et attribuent d'ailleurs à ce qu'ils ont vécu un caractère de réalité onirique, revendiquant

5. Aulagnier, P., *op. cit.*, p. 180.

6. Dans ce cas, c'est la prise de conscience d'un risque de mort qui peut amener non pas le désinvestissement mais un renoncement toujours vécu dans la souffrance.

d'avoir tout construit, sans pour autant s'interroger sur les motifs qui ont pu les pousser à le faire.

On pense de même à la sidération de beaucoup d'Allemands en deuil de leur idéal au lendemain de la mort d'Hitler. La déception n'est pas en cause alors, pas plus qu'une modification de la dynamique passionnelle elle-même, mais les circonstances ont rendu l'objet inapte à continuer à assumer son rôle, contraignant ainsi le sujet au vide dépressif ou à un déplacement en bloc sur un meilleur support s'il s'en trouve un.

Peut-on parler de servitude volontaire dans ce cas étendu à une dimension collective et quels en sont les avantages ? L'engagement dans le groupe se fait sur l'inverse d'un désir de servitude car il s'agit au contraire de récupérer par le biais du chef une puissance magique à laquelle le sujet avait dû péniblement renoncer mais dont il conservait la nostalgie. Se soumettre devient alors se grandir magiquement et tout pourra être accepté dans ce but. La peur de penser autrement, la frilosité fera des conformistes mais pas des fanatiques qui sont eux convaincus d'avoir fait le bon choix et d'être fondés à l'imposer aux autres par tous les moyens.

Mais de quelle nature est l'autorité du chef fondée sur un lien passionnel ? C'est d'une autorité maternelle d'un type particulier qu'il s'agit.

L'« AUTORITÉ » DE LA MÈRE ARCHAÏQUE

Cette mère des origines sur laquelle va se fonder toutes les barbaries est une image archaïque où la vie pulsionnelle sans limites de l'enfant se confond avec la mère qui tend à l'englober. C'est celle d'avant la « rupture du sol de l'évidence⁷ » lorsque ce qui constituait le monde pour le petit enfant était encore la mère, ou du moins le maternel tel que le père aussi peut dans une moindre mesure y avoir part. Il s'agit du conglomerat primordial dans lequel l'enfant est immergé – qu'il soit fille ou garçon – et dont il devra sortir pour ne pas rester appendice ou terre colonisée de cette matrice originelle. L'enfant prête à la mère primordiale une jouissance de sa toute puissance. Que celle-ci soit aussi faite de la complémentarité qu'apporte l'enfant, qui en jouit par symbiose, explique pourquoi ce féminin-là repose sur le fantasme de l'enfant.

Je proposerai un peu paradoxalement de voir dans cette mère archaïque un fondement pour la notion de « Maître » au sens où l'entendent Hegel et Kojève, c'est-à-dire celui qui tient son autorité d'avoir été plus fort que la mort. Il ne s'agit toutefois pas alors de l'issue d'un combat car cette supériorité de la mère archaïque lui vient de son identification à la mort dans la mesure où c'est elle

7. Mijolla-Mellor, S. de, *Le plaisir de pensée*, Paris, PUF, 1992.

qui donne la vie et peut donc la reprendre.

C'est aux mythologies qu'il faut faire appel pour dégager une essence du féminin à partir de ce que les anthropologues nous apprennent de la tentative des mythes de toutes provenances pour rendre compte des faits énigmatiques de la vie et de la mort, du rapport sexuel et des pouvoirs relatifs aux liquides des corps. Parmi ceux-là, le sang féminin, celui de la défloration qui instaure le tabou de la virginité, mais aussi et surtout le sang menstruel et celui de l'accouchement, sont particulièrement inquiétants en ce que l'épanchement du sang n'apparaît pas comme la suite d'une blessure et n'implique pas la mort, voire se confond avec la vie dans le cas de la naissance⁸. Le sang fait peur et lorsque les mythes nous apprennent que les premières règles de la femme sont interprétées comme l'enfant mort-né du père, on peut, à la lumière de la clinique, s'interroger sur la persistance archaïque de ce fantasme qui ferait du sang menstruel des règles en général l'indice de la mort d'un fœtus in-utero. La relation banalisée au sang, au « cruor » dont dérive le cruel est ce qui va fonder la position de Maître, non pas chez la femme mais chez le fils qui s'en réclame.

La mise en œuvre politique de ces fantasmes a été clairement exprimée dans tous les textes auxquels se sont référés les nazis. Nombre d'entre eux, comme cela a été souvent montré, sont issus du carnage de la guerre de 14-18. Dans les romans de Jünger par exemple qui explore les aspects émotionnels et spirituels de la guerre, la tuerie est donnée comme un facteur d'évolution dans l'étrange équation selon laquelle « vivre = tuer⁹ ». Le vécu d'inhumanité n'est pas le plaisir individuel pris à détruire mais le plaisir qui découle de l'identification à la machine à tuer anonyme. Et celle-ci n'est elle-même que l'expression d'un combat pour la vie qui anime le monde bien avant l'apparition de l'homme et même l'inanimé géologique puisque la formation des terres des mers et des montagnes repose bien sur ces combats primordiaux.

On retrouve ici les thèmes mythologiques du combat entre les Dieux et les Géants, propres aussi bien à la mythologie grecque qu'à celle dans laquelle Wagner puisera son inspiration. Plus généralement la notion d'énergie, l'Éros des philosophes antiques que reprendra Freud, va être annexé à l'idéologie nazie de la race au même titre que la volonté de puissance de Nietzsche devenant ainsi autant de missions à accomplir pour un « État-nation » (*Volksstaat*) unifié par le sang et le sol contrairement à d'autres peuples composés d'individus disparates¹⁰.

8. Mijolla-Mellor, S. de, *Le besoin de savoir*, Paris, Dunod, 2002, chap. 1. Lorsque Freud assimile le sang à l'excrément dans l'inconscient, il le domestique, au même titre que dans les théories sexuelles infantiles, en s'en tenant au postulat phallocentrique, il refuse d'admettre savoir le savoir précoce du vagin, connaissance d'autant plus inquiétante qu'elle n'a souvent pas de représentation ni de mot pour se dire.

9. Mijolla-Mellor, S. de, *La mort donnée*, Paris, PUF, 2011.

10. Pour une histoire détaillée de la pensée « völkish », cf. Mosse, G.L., *Les racines intellectuelles du III^e Reich*, Paris, Points, 2008.

L'idéologie völkish précède le nazisme qui ne fera que la reprendre, elle est essentiellement romantique, défendant l'idée que la nature et l'âme d'un groupement de personnes constituant un *Volk* repose sur une union transcendante avec sa terre d'origine. On voit que cela va beaucoup plus loin que la notion juridique d'appartenance autochtone puisqu'il s'agit de rendre compte d'une impossibilité à partager certains traits si on n'est pas issu du même sol. Ainsi les Allemands, puisqu'ils sont perpétuellement plongés dans la brume, rechercheraient la lumière, aussi bien celle du soleil que celle la culture. L'ordre, fondé sur une correspondance entre l'individu, le *Volk*, la terre natale et l'univers, est donc radical puisqu'il implique que l'on ne peut pas déplacer des populations qui se trouveraient dès lors coupées de leur milieu naturel. Les nazis, qui prônaient au début de faire émigrer en Palestine la totalité des Juifs allemands, se conformaient à une telle logique.

Le thème du sang, évoqué plus haut à propos de la cruauté de la mère des origines, constitue de fait la base de l'idéologie «*Blut und boden*» et il est intéressant d'apprendre que les idéologues nazis avaient tenté un rapprochement tactique avec l'Église catholique précisément au nom de ce partage d'un mythe du sang. Tentative qui fut un échec, le Pape Pie XI dénonçant dans le nazisme un «*matérialisme de masse*» dénué de toute spiritualité. Le commentaire de *l'Osservatore Romano* fut parfaitement clair au sujet du livre de Rosenberg, *Le mythe du XX^e siècle*, notant : «*Aujourd'hui s'éveille une nouvelle foi, la nécessité de défendre dans le sang l'être divin de l'homme, la conviction absolue que le sang nordique représente le mystère qui a remplacé et vaincu les vieux sacrements*¹¹. »

L'ordre, fondé sur le darwinisme social¹² qui repose sur cette idée du combat des espèces et la défense du sang, est celui qui produit l'eugénisme et la purification raciale et il devient dès lors mortifère. Son concept dépasse assez largement l'hitlérisme et, parce qu'il bénéficie d'une sorte d'évidence spontanée liée par la recherche du semblable et la jouissance de se ressentir comme une partie de quelque chose de grand, il constitue en soi un danger idéologique. On a vu par exemple comme en France Maurice Barrès avait pu élaborer la notion de «*déracinement*» liée à la désertification des campagnes au profit des grandes villes, mouvement générateur d'un prolétariat sans attaches et profitant aux Juifs et autres «*apatrides*». À l'heure de la globalisation aujourd'hui de tels discours risquent de retrouver une nouvelle jeunesse.

11. In Ryback, T., *Dans la bibliothèque privée d'Hitler*, ED Cherche Midi, 2010.

12. En 1900 le prospère industriel Alfred Kupp patronna un concours sur le sujet : «*Que pouvons-nous apprendre du darwinisme appliqué au développement politique intérieur et aux lois de l'État ?* », cf. Mosse, G.L., *Les racines intellectuelles du III^e Reich*, Paris, Points, 2008.

L'AUTORITÉ FUSIONNELLE « EIN REICH, EIN VOLK, EIN FÜHRER »

La véritable autorité n'a pas besoin d'être autoritaire, c'est celle qui est intériorisée au point que la volonté du chef est devenue celle des sujets eux-mêmes et réciproquement. On en serait même parvenu à oublier cette distinction puisque le chef est l'âme du corps qu'il anime.

Le modèle théorique de cette ligue mystique, dans laquelle la relation entre le roi et le peuple est identique celle qui existe entre le mari et l'épouse ou encore entre le chef spirituel et l'Église, se trouve énoncé au Moyen Âge¹³ dans le prolongement des écrits de saint Paul (Épître aux Ephésiens).

Une telle alliance rend le roi immortel car en tant que sa fonction il ne meurt jamais mais il se reconstitue comme le Phénix : « Le roi est mort, vive le roi ! », l'entité et l'individu coïncident totalement.

Comme le fait justement remarquer Kantorowicz, l'État absolu trouvera là sa forme, même sans prince, dans la mesure où sa définition prolonge la conception du double corps du roi : l'un naturel et donc mortel et l'autre qui est un corps politique dont les membres sont les sujets. L'image est celle du mariage mystique, en l'occurrence moral et politique, qui fait du chef la tête d'un corps indissoluble.

Comment parvient-on à réaliser une telle unité lorsque le poids de la tradition et la force de la religion n'en constituent pas la force unifiante ?

Je reprendrai ici la thèse développée par Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy¹⁴ selon laquelle le moteur de cet accord réside dans la capacité de faire appel à un mythe collectif galvanisant.

Le « logos » de la démocratie se laisse difficilement représenter alors que le « muthos » sur lequel se fonde le totalitarisme exprimant le destin de la communauté est plein d'images et de mystères, comme c'est le cas pour tout mythe.

À l'inverse, comme le notent les auteurs, la démocratie se laisse difficilement représenter du fait que ses qualités intrinsèques en reviennent précisément au refus¹⁵ de la dimension mythique.

L'ordre mythique parce qu'il repose sur un événement fondateur donné comme origine de la communauté prédispose à l'unité en politique contrairement à la ratio historique qui pose les événements dans leur contingence même si elle en propose une explication après-coup.

C'est un ordre totalitaire au sens où l'entend Hannah Arendt, c'est-à-dire qu'il « permet d'expliquer le mouvement de l'Histoire comme un processus

13. Cf. Kantorowicz, E.H., *Mystères de l'État* in « Mourir pour la patrie », Paris, Fayard, 2004, p. 111.

14. Lacoue-Labarthe, P., et Nancy, J.-L., *Le mythe nazi*, Paris, L'Aube, 1991.

15. Par exemple : « le renoncement à toute identification, une exposition permanente à la remise en cause, et pour finir, comme il arrive assez souvent aujourd'hui, une sorte de fragilité intime, à la fois avouée et revendiquée », p. 13.

unique et cohérent¹⁶». Mais le propre de l'ordre mythique est avant tout de nous renvoyer à une dimension archaïque, oubliée, refoulée. C'est la raison pour laquelle son évocation est susceptible de provoquer l'enthousiasme lié à la révélation du sens autour d'une idée simple contrairement à la dérégulation de l'absence de sens.

Lacoue-Labarthe et Nancy rappellent également que le mythe engendre non une adhésion obtenue à l'issue d'un processus dialectique mais un mimétisme – nous dirions une identification au sens pronominal de la notion – ce qui va à l'opposé d'une démarche rationnelle. Il faut cependant aller plus loin dans l'analyse et considérer que ce qui est possiblement passionnel n'est pas seulement le mouvement identificatoire lui-même dans l'adhésion au mythe dont le leader est le porte-parole mais le contenu de tout mythe qui, parce qu'il est une histoire primordiale, se situe nécessairement avant le droit et donc dans la violence et la sauvagerie initiales. La figure de la Mère, informe, matrice universelle à qui il faut rendre des sacrifices sanglants, n'est autre que le mythe d'origine de la vie lequel est toujours simultanément un mythe expliquant la mort.

Ce sont les grandes parades, la séduction du discours et de manière générale l'esthétisation de l'autorité qui le montrent le mieux. L'autorité fondée sur le modèle de la toute-puissance de la mère archaïque se caractérise par un appel permanent à la séduction par la démonstration de l'obéissance du groupe. La voix qui commande n'impose rien, elle se contente de rythmer un mouvement à l'unisson dans une synchronie fusionnelle.

L'écrivain français Robert Brasillach¹⁷ décrira l'enthousiasme des rassemblements nazis, immenses rassemblements où tout est à l'unisson et où la foule bat d'un seul cœur générant une force de joie. D'autres comme Lucien Rebatet¹⁸ décriront dans des termes sans pitié l'atmosphère piteuse et désordonnée de l'armée française au cours de la « drôle de guerre » enviant l'enthousiasme discipliné de l'armée allemande et appelant à s'y rallier.

Il faut cependant ne pas oublier que l'ordre et l'autorité si efficacement orchestrés en annihilent toute autre forme. Les Jeunes hitlériennes par exemple, pour ne rien dire des Gardes Rouges plus tard, manifestaient une sorte de mégalo-manie qui leur faisait refuser toute espèce d'autre autorité.

Loin d'une éducation qui les aurait portés au respect et à l'obéissance, leur formation les portait à mépriser et à détruire tout espèce d'ordre qui ne fût pas celui qui leur était inculqué, à commencer par celui de leurs parents et de leurs professeurs, s'ils n'étaient pas eux-mêmes des fanatiques du système.

En fait l'ordre nouveau annihile toute espèce d'autre ordre et se construit sur ses ruines. Hitler l'explique fort clairement à Rauschning¹⁹ qui lui demande ce qu'il envisage sur le plan du modèle économique :

16. Arendt, H., *Les origines du totalitarisme*, Paris, Seuil, 1972, p. 217.

17. Brasillach, R., *Notre avant-guerre*, Paris, 1941.

18. Rebatet, L., *Les décombres*, Paris, Denoël, 1942.

19. Rauschning, H., *Hitler m'a dit*, Paris, Hachette, 2009, p. 261.

« Notre socialisme va beaucoup plus loin. Il ne change rien à l'ordre extérieur des choses, mais il ordonne toutes les relations de l'individu avec l'État ou la communauté nationale. Il établit cette discipline dans le cadre d'un seul parti. Ou plus exactement dans un Ordre. »

Le problème n'est plus de savoir à qui appartiennent les moyens de production mais de soumettre les dirigeants comme les ouvriers à une discipline générale, à un ordre nouveau. Pour cela, la force agissante est le gain de bonheur dans la communauté, ces moments de réunion où tout le monde vibre à l'unisson, orateurs et auditeurs. Et Hitler de conclure : « Que signifie encore la propriété et que signifie le revenu ? Qu'avons-nous besoin de socialiser les banques et les usines ? Nous socialisons les hommes. »

CONCLUSION

Le bénéfice de la fusion c'est d'abord qu'il rend inutile l'autorité dans la mesure où celui qui ordonne et celui qui obéit sont supposés ne faire plus qu'un. À ce niveau, l'ordre et l'autorité fusionnent et n'ont pas lieu d'être dissociés. Il n'y a pas de « pouvoir personnel » du tyran mais la canalisation d'un besoin identificatoire au moyen d'un mythe que le leader incarne et nourrit par l'aliénation passionnelle jointe à la haine des autres.

Sophie de MIJOLLA-MELLOR
s.mijollamellor@gmail.com

Sophie de Mijolla-Mellor – Amour du leader et autorité du politique

Résumé : Le bénéfice de la fusion groupale selon la modalité archaïque du lien à la mère c'est d'abord qu'il rend inutile l'autorité dans la mesure où celui qui ordonne et celui qui obéit sont supposés ne faire plus qu'un. À ce niveau l'ordre et l'autorité fusionnent et n'ont pas lieu d'être dissociés. Il n'y a pas de « pouvoir personnel » du tyran mais la canalisation d'un besoin identificatoire au moyen d'un mythe que le leader incarne et nourrit par l'aliénation passionnelle jointe à la haine des autres.

Mots-clés : Dictateur – Lien passionnel – Nazisme – Mère archaïque – Autorité fusionnelle.

Sophie de Mijolla-Mellor – Love of the Leader and the Authority of the Political.

Abstract : The main benefit of group fusion based on the archaic model of the bond with the mother lies in the fact that it renders authority pointless, in that the person giving

the orders and the person obeying them have supposedly become one. At this point, order and authority also fuse and there is no argument for attempting to dissociate them. We should not, then, speak in terms of the tyrant's 'personal power', but rather of channelling a need to seek an identity through the myth embodied by the leader and nourished by alienation and hate towards the others.

Key-words : Dictator – Bonds of passion - Nazism – Archaic mother - Fusional authority